

Jadoulle J.-L., **Chrétiens modernes ? L'engagement des intellectuels catholiques « progressistes » belges de 1945 à 1958**, coll. Temps et espaces, 3, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant / Fac. de Philosophie et Lettres de l'UCL, 2003, 24x16, 343 p., 37 €. ISBN 2-87209-716-3

DANS **NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE** 2004/3 Tome 126 , PAGES 5000 À 5110
ÉDITIONS **NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE ASBL**

ISSN 0029-4845

DOI 10.3917/nrt.263.05000

Date de mise en ligne : 10/04/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2004-3-page-5000?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Nouvelle revue théologique ASBL.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

HISTOIRE

DALARUN J, *La Malaventure de François d'Assise. Pour un usage historique des légendes franciscaines*, tr. P. BEGUIN, Paris, Éd. Franciscaines, 2002, 21x15, 286 p. ISBN 2-85020-107-3.

Il ne s'agit pas de résoudre la «question franciscaine». L'A. nous présente son livre comme la «vision d'un moment». Mais on se réjouira d'y découvrir des réflexions stimulantes sur les sources essentielles de notre connaissance de saint François et sur la perspective dans laquelle les aborder. C'est un appel à scruter le visage du saint d'Assise «en empathie», à travers les brumes des légendes et le temps écoulé. On sait quel est le problème central que, depuis Paul Sabatier jusqu'à la plus récente historiographie, il faut s'efforcer d'examiner. François, et son image, sont-ils d'abord des objets de manipulation, ou faut-il voir en lui un acteur à part entière? Jacques Le Goff avait fait remarquer que, même s'il était l'héritier de traditions multiples, et que, même si après lui son image avait été déformée par le travail de la mémoire, François avait assumé, à n'en pas douter de manière originale, les principales mutations de son époque. Remaniements et manipulations n'empê-

chent pas que le saint d'Assise ait été effectivement un homme exceptionnel. Il faut désormais briser le cercle de la question franciscaine. Il faut examiner la possibilité et les conditions de l'usage historique des légendes en ouvrant la recherche à tout le domaine qui débordent des seules sources latines. À la suite de G. Miccoli il faudra continuer à en chercher les stratifications, mais sans abandonner pour autant l'espoir de remonter vers le François historique. Il faudra toujours reconduire François à sa «malaventure», avec la certitude qu'il n'y est pas exclusivement contenu. Saint Bonaventure n'a pu transfigurer son héros à partir de rien: il y avait, assurément, dans la poule noire de quoi faire un séraphin. — H. Jacobs, S.J.

LE CROM L., *Saint Louis-Marie Grignion de Montfort*, Étampes, Clovis, 2003, 22x14, 635 p., 22 €. ISBN 2-912642-92-2.

Le Crom, montfortain et historien, a voulu faire la lumière sur son fondateur en consultant les sources manuscrites et autres. Cette biographie n'a rien d'un panégyrique, mais tente de voir clair dans la vie étonnante de ce saint, canonisé en 1947, dont la stature est hors du commun et par le fait même a choqué beaucoup de monde à une époque janséniste et guindée. Né près de Rennes, L.M. Grignion de Montfort (1673-1716) ne vécut que quarante-trois ans et n'exerça la prêtrise que durant seize années, mais que de missions accomplit ce travailleur infatigable dans tout l'Ouest de la France: Poitou, Vendée, Bretagne!

Après des études chez les jésuites à Rennes, il partit faire son séminaire à Paris. Dès le début, il résolut de pratiquer l'Évangile intégralement et vivre tout abandonné à la Providence, au point de distribuer, en partant, tout l'argent qu'il avait avec lui et de mendier sa nourriture. Sa vie pauvre et parfois misérable rayonna d'une foi et

d'un amour communicatifs. Il réussit brillamment ses études et chercha sa voie du côté des missions intérieures, ce que lui confirmera une visite au pape. Homme de prière, il aimait particulièrement la Sainte Vierge et la fit aimer. Face au jansénisme, il prêcha la communion fréquente, la confiance, la dévotion mariale et celle pour le pape, le tout avec un succès peu banal. Discuté de son vivant à cause de sa vie pauvre, de son amour pour les pauvres et de ses audaces apostoliques, il reste encore pour beaucoup une énigme. Dénigré, jaloué, calomnié par tous ceux qu'il dérangeait, dénonçait, ou par les confrères moins zélés, il fut exclu de plusieurs évêchés et même par des évêques qui admiraient sa sainteté, mais se laissaient mener par un entourage hostile.

Renoncé, exigeant pour lui et pour les autres, il sut pourtant rester humain, gai, humble, soumis. Dieu lui donna souvent d'accomplir des miracles qui n'entamaient en rien son humilité. Ses missions durent leur succès à son éloquence, ses catéchismes, ses cantiques, des tableaux suggestifs, des processions, des œuvres de persévérance (associations, chapelet, « esclavage » à Marie, rénovation des vœux du baptême, érection de calvaires parfois monumentaux). Avec l'aide des gens du cru, il restaura un bon nombre de chapelles délabrées. Il avait groupé autour de lui deux ou trois laïcs pour l'assister et parfois il trouva un ou deux prêtres pour l'accompagner.

Il essaya de fonder deux congrégations, l'une de missionnaires, la *Compagnie de Marie*, qui ne démarra vraiment qu'après sa mort, et l'autre, les *Filles de la Sagesse*, pour l'éducation des filles, avec un peu plus de succès de son vivant. Parmi ses nombreux écrits spirituels, il en est trois qui dominent le lot: *L'amour de la Sagesse éternelle*, qui est le Christ incarné, la *Lettre aux amis de la Croix* et surtout *Le traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, paru cent-trente ans après sa mort, qui fut

traduit en de nombreuses langues et se voit encore réédité de nos jours.

Cette biographie impartiale d'un apôtre original et contesté vaut la peine d'être lue et méditée par tous ceux qui désirent imiter la vie apostolique du Christ. — B. Clarot, S.J.

CHOLVY G., Frédéric Ozanam. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIX^e siècle, Paris, Fayard, 2003, 24x16, 783 p., 28 €. ISBN 2-213-61482-2.

Ozanam est certainement une figure des plus attachantes du catholicisme français du XIX^e siècle. Son nom est étroitement lié à l'histoire de la bienfaisance — au sens noble du terme — et plus spécialement aux Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Mais on sait moins que cette institution fut lancée par tout un groupe et au milieu de bien des hésitations. On connaît sans doute un peu moins également que la courte vie d'Ozanam (1813-1853) fut remplie de bien d'autres activités. Ce juriste de formation, qui enseignera la littérature étrangère à la Sorbonne, demeura sans cesse à l'écoute de son temps, riche en transformations, porteur de bien des espoirs, théâtre de bien des combats — entre autres celui du libéralisme catholique naissant — et de bien des déceptions, au milieu desquels le catholicisme eut souvent de la peine à se frayer un chemin. Ozanam n'hésitera jamais à réfléchir et à s'engager personnellement dans les questions brûlantes du moment. Et qu'on se reporte à l'index onomastique; on aura comme un panorama de tous ceux qui ont alors joué un rôle.

Bâtie sur une quantité impressionnante d'archives, dont l'A. nous donne de très - peut-être trop? — nombreuses citations, cette biographie est une excellente porte d'entrée dans la première moitié du XIX^e siècle français. — B.J.

**BOCCI M., Agostino Gemelli, retto-
re francescano.** Chiesa, regime, democrazia, coll. Bibl. di storia contemporanea, Brescia, Morcelliana, 2003, 23x16, 713 p., 35 €. ISBN 88-372-1917-2.

A. Gemelli (1878-1959) a fortement marqué le catholicisme italien de la première moitié du XX^e s. Forte personnalité, fondateur de l'unique Université catholique italienne, il a été fort critiqué pour ses rapports avec le fascisme. Professeur d'histoire à cette même Université, Maria Bocci a désiré faire la lumière sur cette question à partir d'éléments solides: les archives de l'Université et celles de l'État, outre quelques sources privées.

Né dans une famille milanaise agnostique et anticléricale, Gemelli devint médecin en 1902 puis fit son service militaire, durant lequel il fut converti par un compagnon. Dès 1903, il entra chez les franciscains pour demeurer fidèle à son idéal, proche du socialisme. Prêtre, il fit preuve d'une activité culturelle débordante et fonda plusieurs revues de qualité. L'idée de fonder une Université lui vint durant la grande guerre et dans le désarroi qui la suivit. Il voulait une Université de valeur, libre mais reconnue par l'État, pour aider à reconstruire l'Italie et concurrencer les autres institutions scientifiques et culturelles. Elle naquit en 1921 avec la bénédiction du Saint-Siège et l'aide financière des catholiques italiens, aide organisée dans tous les diocèses.

L'arrivée du fascisme au pouvoir dès 1922 et la réforme des études par le philosophe Gentile vinrent freiner et même contrecarrer les projets de Gemelli. Bien que désireux d'un monopole de l'enseignement, Mussolini dut tolérer une Université soutenue par le pape et les catholiques italiens. Mais Gemelli fut contraint de développer son œuvre à l'intérieur du cadre de possibilités laissées par le fascisme et il tenta de sauver le plus possible son projet de créer une classe dirigeante catholique. Pie XI soutenait publiquement le

franciscain et le consultait sur beaucoup de problèmes. Les fascistes l'espionnaient et l'on retrouve leurs rapports qui l'accusaient de vouloir créer une classe dirigeante non fasciste.

Il est évident que pour survivre à cette époque, le Recteur dut donner un certain nombre de gages au régime. Les accords du Latran en 1929 facilitèrent les relations mutuelles et, par ailleurs, les catholiques s'accordaient avec le fascisme sur certains points: antibolchevisme, corporations, stabilité sociale, paix religieuse, etc., mais dans une perspective chrétienne. Certes, Gemelli dut lancer quelques fleurs à Mussolini, louer ses réalisations et même prêter serment d'allégeance en 1931 en prenant une carte du parti, mais les espions le disaient opportuniste... Il est certain qu'il a dû louvoyer pour sauver son Université qui portait ombrage à l'enseignement officiel et en particulier à l'Université de Milan dont Gentile était vice-recteur. Les lois racistes et la guerre ravivèrent les tensions.

Dès 1940 cependant, le Recteur réunit un groupe d'hommes sûrs pour élaborer un programme politique et social en vue de l'après-guerre, mais qui reste marqué par le fascisme: un État fort, une économie planifiée... Tous les auteurs culturels de l'époque fasciste ont dû fournir des gages au régime pour pouvoir exercer leur activité au grand jour, cela a été démontré, mais on s'est injustement acharné sur la forte personnalité de Gemelli. Ce livre tente de mettre les choses au point à partir de bases fiables. Même si elle n'écrit pas une biographie complète, M. Bocci aurait pu fournir un résumé chronologique de deux, trois pages qui aurait éclairé les lecteurs sur l'homme exceptionnel que fut Gemelli et sur son œuvre globale. — B. Clarot, S.J.

RENOTON-BEINE N., La colombe et les tranchées. Benoît XV et les tentatives de paix durant la Grande Guerre, coll. Histoire, Paris, Cerf, 2004,

24x15, 405 p., 44 €. ISBN 2-204-07309-1.

3 septembre 1914: Giacomo Della Chiesa est élu pape sous le nom de Benoît XV. Il connaît bien les rouages du Saint-Siège et sa diplomatie: depuis la fin de sa formation, il a servi à la Secrétairerie d'État pendant 20 ans, de 1897 à 1907, avant d'être envoyé comme archevêque de Bologne. Le monde a bien changé; surtout, depuis un mois il est en guerre, une guerre que son prédécesseur n'a pu arrêter. Une guerre que lui-même ne pourra arrêter; bien au contraire, elle durera encore plus de quatre années. Et pourtant, Benoît XV ne ménagera pas ses efforts — dont l'un des plus connus est sa note de l'été 1917 —, ainsi que le montre l'enquête minutieuse de N.R.-B., qui a pu examiner des archives allemandes et vaticanes demeurées inédites jusqu'à nos jours. L'intérêt de ce «feuilleton» est à la fois de bien mettre en lumière les difficultés rencontrées par le Saint-Siège dans ses tentatives: la question romaine était loin d'être résolue, et Rome se trouvait devant une carte religieuse européenne qui ne correspondait pas exactement à ce que d'aucuns pouvaient croire comme étant les «bons» et les «mauvais». Mais en même temps, on perçoit qu'en dépit d'un certain écartement de la scène internationale, le Saint-Siège fut courtois par toutes les parties, quitte à ce que ses propositions soient critiquées, voire ignorées. En définitive, à la fin de la guerre, même s'il fut écarté des négociations de paix et même si son action durant le conflit semble avoir été un échec, le Saint-Siège avait opéré une réelle rentrée dans le concert des nations.

Ce qui sans doute résume le mieux l'attitude romaine d'impartialité durant la guerre est la conclusion que l'A. donne au dernier chapitre, en évoquant l'ultime réunion des cardinaux chargés d'examiner la situation, au début du mois de novembre 1918, et les conditions d'une éventuelle conférence de paix (p. 370): «Le cardinal secrétaire

d'État clôt la réunion... en résumant les trois arguments principaux défendus par les cardinaux: 1. Le Saint-Siège risque d'essayer un refus, quelles que soient les tentatives que l'on pourrait faire. 2. Si une des parties est victorieuse, «la paix sera des plus odieuses pour les vaincus, et il n'est pas bon que le Saint-Siège appuie de sa signature une telle paix». 3. S'il y avait un représentant du Saint-Siège, il ne pourrait pas, de toutes façons, parler de la question romaine. Gasparri conclut la séance par cette étonnante déclaration, inconnue jusqu'à nos jours: «Il ne convient pas que le Saint-Siège intervienne à la conférence de la paix, même dans l'hypothèse absurde où elle [*sic!*] y serait invitée». Voilà qui était pour le moins clairvoyant!

On ne peut que regretter l'absence d'un index onomastique — une mauvaise manie des Éditions du Cerf qui se répète trop souvent. Tâche toujours fastidieuse, certes, mais qui amène à contrôler des détails qui ne sont pas nécessairement secondaires. Cela aurait sans doute permis à l'A. d'éviter de prénommer «Stanislav» le général des Jésuites Wladimir Ledochowski, ou encore d'affirmer par deux fois qu'en janvier 1917, Guillaume II, né en 1859, fêtait son 70^e anniversaire (p. 178 et 243). — B. Joassart, S.J.

Le cardinal Eugène Tisserant (1884-1972). Une grande figure d'Église, une grande figure française, Toulouse, Pr. Univ. du Mirail, 2003, 332 p., 30 €.

L'Institut catholique et l'Université Le Mirail de Toulouse publient ici les Actes d'un Colloque tenu en novembre 2002 à Toulouse. Une vingtaine d'auteurs y présentent divers aspects de la vie, de l'œuvre et des responsabilités ecclésiales de cet éminent Prélat.

Les érudits de l'Orient chrétien trouveront dans cet ouvrage fortement documenté des études concernant l'Église syro-malabare, l'Église nestorienne,

des manuscrits arméniens et les recherches syriaques du futur Préfet de la Bibliothèque vaticane. Formé à l'École biblique de Jérusalem sous l'égide du Père Lagrange, le jeune Tisserant étudia les langues bibliques avec une assiduité qui le rendit capable d'enseigner l'assyrien à Rome où il arriva en 1907. Sa formation linguistique ne cessera de s'étendre, notamment à l'araméen. Il devient Cardinal en 1936 et Secrétaire de la Congrégation pour l'Église orientale jusqu'en 1959: un poste qui lui ouvrira des missions en Roumanie et dans diverses Églises du Moyen-Orient. En témoignent ses armoiries épiscopales: *Ab Oriente et Occidente* (p. 15-115). Membre de la Commission biblique depuis 1914, il en devient le Président en 1938.

Évêque en 1944, il exerça son ministère épiscopal dans le diocèse suburbicain de Porto et Sainte Rufine (jusqu'en 1966). Confronté à l'expansion démographique et à la «sécularisation» d'une région manquant de prêtres, le Cardinal Tisserant institue l'Œuvre des vocations (p. 135-172). Malgré le faible nombre d'ordinations durant son épiscopat, l'effectif du clergé passera de 24 prêtres en 1946 à 90 vingt ans plus tard (p. 157; 205) Le Cardinal-Évêque adressait chaque année une ou deux lettres à ses diocésains. À l'appui de la formation sacerdotale, il préconise les Exercices spirituels, des Conférences mensuelles par doyenné et des Conférences générales du clergé (p. 152-193). Il fut «un évêque à plein temps» par sa fidélité aux trois permanences hebdomadaires qu'il consacrait au dialogue avec son clergé, de neuf heures à midi (p. 203). Il réservera dimanches et fêtes à la visite des centres pastoraux. À partir de 1965, la présidence de la Commission préparatoire du Concile, puis son rôle important à la présidence conciliaire occupèrent les dernières années de son épiscopat diocésain, auquel il dut renoncer en 1966.

«Soldat de Dieu», soldat de la France, Eugène Tisserant jouissait au Quai

d'Orsay d'un prestige fondé sur son attachement à la patrie. Engagé dès les premiers jours de la Grande guerre, il ne s'attarde pas dans les bureaux et demande à retourner au front dont il revient blessé et décoré. En 1957, il recevra la Grand Croix de la Légion d'honneur (p. 319). Les Archives du Quai d'Orsay témoignent de l'estime portée par les ambassadeurs auprès du Saint-Siège au Doyen du Sacré collège. On ne se borne pas à le consulter sur les décisions sensibles mais on l'écoute dans les périodes difficiles qui entourent la Seconde guerre mondiale (p. 215-252). Ses archives personnelles offrent des perspectives historiques sur le régime de Vichy, de la correspondance échangée avec le Cardinal Baudrillart et le Général de Gaulle (p. 277-332).

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres depuis 1938 en considération de sa renommée d'orientaliste, le Cardinal Tisserant fut invité par plusieurs de ses futurs collègues à présenter sa candidature à l'Académie française, où il fut élu en juin 1962 (p. 253-264). Le Cardinal Grete l'y avait précédé pendant 23 ans et le Cardinal Daniélou lui succéda moins d'une année après sa mort (p. 273). Le Comte Wladimir d'Ormesson, ancien ambassadeur auprès du Saint-Siège, Jean Guittou et Daniel-Rops, le tenaient en haute estime (p. 269). Jean Cocteau malade le pria de demander au Pape «une prière à la Sainte-Vierge».

Une grande figure de notre temps. — G. Dole.

Les carnets du Cardinal Alfred Baudrillart (1^{er} janvier 1922 - 12 avril 1925), éd. P. CHRISTOPHE, Paris, Cerf, 2001, 24x15, 1079 p., 60 €. ISBN 2-204-06654-0.

Au fur et à mesure que paraissent les Carnets de B. (cf. *NRT* 123 [2001] 328s.), on se rend compte de l'intérêt de ces témoignages, qui ont l'avantage sur les mémoires d'être écrits sur le vif. Les

trois années couvertes par ce volume sont riches en événements importants. Dans l'Église universelle, décès de Benoît XV (22/1/1922), qui n'éveillait pas que des sympathies en France, mais qu'avec le recul du temps, B. juge avoir été un homme estimable; élection de Pie XI (6/2 de la même année), qui apparaît à la fois hésitant et autoritaire, dont le pontificat, au début, voit la persistance de l'influence massive du personnel curial hérité de Pie X et qui a traversé le règne de son successeur, ce qui n'est pas fait pour rassurer.

Les rapports entre la France et Rome ont beaucoup de peine à se détendre, notamment à propos des associations diocésaines, finalement approuvées par Pie XI au début de 1924. L'Allemagne demeure l'objet d'une grande défiance de la part de la France, qui entraîne d'ailleurs la Belgique dans son sillage, tandis que les pays anglo-saxons se montrent moins rudes à l'égard des vaincus d'hier. Crainte également du communisme montant, qui ne fait pas mystère de son opposition au reste de l'Europe, et au sujet duquel B. ne se fait aucune illusion. Quant à la vie politique de la France, elle est loin d'être un long fleuve tranquille.

Observateur de toute cette effervescence d'après-guerre, B. voyage beaucoup, en Europe comme en Orient, et est souvent invité à prendre la parole sur toute espèce de sujets. Parmi les trois annexes, l'une doit être mentionnée, car elle touche à une autre période de la vie de B. et risquerait de ce fait de passer inaperçue: il s'agit du courrier échangé entre B. et Louis Duchesne au sujet de leur candidature à l'Académie française au fauteuil du cardinal Mathieu († 1908), auquel sera élu le directeur de l'École française, non sans que le recteur de l'Institut catholique de Paris n'en éprouve quelque dépit... — B.J.

Id. (13 avril 1925 - 25 décembre 1928), 2002, 1165 p., 60 €. ISBN 2-204-06891-8.

Avec ce nouveau volume, une fois encore on découvre un Baudrillart qui «décortique» la vie de son époque. À côté de ce qui relève de sa tâche de recteur de l'Institut catholique de Paris, aucun sujet d'actualité ne lui est étranger, et ses notes révèlent une véritable «animal politique» qui, s'il était resté laïc, aurait à coup sûr embrassé une carrière publique nationale ou internationale. Ainsi le voit exprimer sa méfiance à l'égard de la politique pacifiste de Briand et sa crainte d'une reprise en force du nationalisme allemand. L'affaire de l'Action française — si traumatisante pour la France — retient toute son attention. Proche de l'épiscopat français de par ses fonctions académiques, il suit de près l'évolution du mouvement et reconnaît dans cet épiscopat les partisans et les adversaires de Maurras et de sa doctrine. Ce qui lui permettra, en trois occasions, de s'en entretenir avec Pie XI (les 16 avril 1925, et les 6 septembre et 20 octobre 1926). «Que n'ai-je pris plus jeune l'habitude d'écrire mes notes, comme je le fais depuis le premier jour de la guerre!». Cette réflexion du 25 octobre 1925, est sans doute l'un des meilleurs encouragements à lire ce qui constitue un témoignage capital sur les temps qui suivirent cette Grande guerre. — B.J.

Id. (26 décembre 1928 - 12 février 1932), 2003, 1137 p., 65 €. ISBN 2-204-07014-9.

L'âge vient et les premiers ennuis de santé sérieux se manifestent. Pourtant, B. ne diminue en rien ses activités. Nombreux sont les voyages, en France comme à l'étranger (Angleterre, Suède, Tchécoslovaquie, Tunisie, Hongrie, Portugal et Maroc). Surtout, il reste l'observateur attentif et critique de son époque. Les accords du Latran ont marqué un tournant dans l'histoire de l'Église, même si le recteur de l'Institut catholique de Paris craint une trop grande inféodation du Saint-Siège vis-

à-vis de l'Italie. Les Français ont évacué la Rhénanie; n'est-ce pas une erreur d'avoir abandonné ce territoire qui constituait une garantie contre le militarisme allemand? Et tandis que vieillit le personnel politique contemporain de B., apparaissent de nouvelles figures, et non des moindres, qui imprimeront leur empreinte dans quelques années, tel un Laval, et surtout un certain Hitler... Quant à l'Action française, en dépit de la condamnation prononcée par Pie XI, elle n'en demeure pas moins pernicieuse tout autant que séduisante auprès de bon nombre de catholiques. Une fois encore, on ne peut qu'insister sur l'intérêt de ces carnets, en particulier à cause de l'attention que leur auteur porte sur tous les sujets. — B.J.

Id. (13 février 1932 – 19 novembre 1935), 2003, 1311 p., 76 €. ISBN 2-204-07113-7.

Années sombres que celles couvertes par cette partie des Carnets. Les décès de gens illustres surviennent en grand nombre, en particulier en 1934: le roi Albert I^{er} de Belgique, le maréchal Lyautey, Raymond Poincaré, le général von Kluck et le maréchal Hindenburg. Sans oublier les victimes d'assassinats politiques: Kirov, Roehm, von Schleicher, Dollfuss, le roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie et le ministre Louis Barthou... Et tout cela dans un climat international effrayant marqué par l'installation au pouvoir de Hitler et la peur qui grandit, tandis que la France se débat dans les crises ministérielles à répétition et que les alliés de la Grande guerre ne parviennent pas à s'accorder. L'Église elle-même n'échappe pas aux critiques du recteur, en particulier l'autoritarisme romain, ou la faiblesse du nouvel archevêque de Paris, Jean Verdier... Mais, en dépit des faiblesses de l'âge et des causes d'inquiétude, le recteur demeure d'une activité impressionnante et surtout un observateur d'une acribie peu commune de son monde.

Ce volume est le dernier publié des Carnets. C'est l'occasion de se demander si, à la fin de cette publication, il ne serait pas bon que l'éditeur fonde tous les index de chaque volume en un seul index général, ce qui permettrait certainement de mesurer encore plus la richesse de ces carnets et surtout de les exploiter au mieux. — B.J.

NEYER M.A., Edith Stein au Carmel, tr. C. RASTOIN, coll. Au singulier, 8, Bruxelles, Lessius, 2003, 21x15, 135 p., 19 €. ISBN 2-87299-109-3.

Moniale au carmel de Cologne, l'A. y fouille les archives Edith Stein et nous offre plus de cent reproductions, judicieusement commentées, de documents, photos et manuscrits illustrant la vie religieuse de Thérèse Bénédicte de la Croix, tant à Cologne qu'à Echt (1933-1942). Des extraits de lettres nous laissent entrevoir son étrange «vocation à la croix» et son héroïque générosité dans «l'accoutumance aux rites extérieurs, cérémonies, usages etc.» Rappelons que, dès 1930, dans une conférence à Salzburg, elle avait évoqué la vie dans les monastères «où les personnes sont en moyenne bien en deçà de l'idéal». En préambule, sa lettre envoyée au pape peu avant son entrée en religion (avril 1933) et finalement rendue publique septante ans plus tard (février 2003): «Nous craignons le pire pour l'image de l'Église si jamais son silence durait encore». En appendice, une liste intégrale de ses écrits, publiés et inédits, pendant la période concernée: traductions, recensions, récits hagiographiques, saynètes. L'ouvrage s'adresse au lecteur qui possède déjà une bonne connaissance de la biographie et de la bibliographie de la sainte. — P.-G.D.

POUPARD Card. P., Au cœur du Vatican. De Jean XXIII à Jean-Paul II. Entretiens avec M.-J. Guillaume, Paris,

Perrin-Mame, 2003, 24x16, 385 p., 21.50 €. ISBN 2-262-02041-8 / 2-728-91109-6.

Théologien et historien, le cardinal Poupard a connu trois carrières: fonctionnaire attaché à la section française de la Secrétairerie d'État, recteur de l'Institut catholique de Paris, président du conseil pontifical pour la culture. Trois postes qui lui ont permis de rencontrer des personnes et des réalités du monde entier, spécialement dans le domaine de la culture prise dans un sens très large. Trois postes qui ont fait de lui un observateur privilégié d'un demi-siècle d'histoire du monde et de l'Église, marqué par de profonds changements: Vatican II, mai 68, la chute du mur de Berlin, pour ne citer que quelques faites. Dans ce volume, il livre, sous forme de dialogues, des «mémoires», qui sont tout à la fois souvenirs de ces événements, «appréciations» des faits et explicitation du rôle que l'Église, entre autres par l'intermédiaire du Saint-Siège, entend jouer dans un monde complexe, déchiré par tant d'oppositions, mais également porteur de tant d'attentes, valeurs et richesses. Plus encore: en regardant ce demi-siècle, le prélat ne cesse d'affirmer que dans un monde parfois si étrange il y a urgence à prêcher l'Évangile dans sa radicalité, porteur d'une authentique espérance, et que le chrétien a, dans tous les domaines de l'existence, le devoir de rendre raison de sa foi. — N. Plumet.

DELÉRY A., **Joseph Folliet**, coll. Histoire, Biographie, Paris, Cerf, 2003, 24x15, 484 p., 29 €. ISBN 2-204-07270-2.

«Un séminariste atypique». Le qualificatif utilisé dans ce titre du chap. 5 aurait sûrement pu être appliqué à toute la vie de J.F. (1903-1972), qui finalement ne recevra le sacerdoce qu'en 1968 — il a alors 65 ans —, disant le jour de son ordination: «J'ai attendu l'âge de la re-

traite pour régulariser une vieille liaison», et ajoutant le lendemain, lors de sa première messe: «J'ai choisi autrefois le laïcat alors que c'était une aventure, voilà que je deviens prêtre au moment où c'est une aventure» (p. 437).

Tout a pourtant commencé «normalement» pour ce natif de Lyon: une enfance fortement imprégnée de la foi chrétienne, le désir tôt ressenti du sacerdoce. Non pas que les moments d'avant le séminaire aient manqué de difficultés, telle la rencontre avec la dure réalité du colonialisme lors du service militaire en Tunisie, ou encore la tentation du rejet de la foi chrétienne. Mais enfin, en dépit de l'opposition paternelle, intervient l'entrée au séminaire. L'état clérical ne le détourne pourtant pas de ses premières expériences sociales et spirituelles: la fondation des Compagnons de Saint François et la fréquentation de Marc Gonin, fondateur de la *Chronique sociale*, tout autant que celle de Marc Sangnier, demeurent au premier plan de son existence.

Et au terme de sa formation ecclésiastique, c'est l'état laïc qui est choisi par Folliet. À partir de là, les carrières, si l'on peut dire, de ce docteur en philosophie et en sociologie, formé aussi en théologie, seront nombreuses: secrétaire de rédaction de *Sept*, puis de *Temps présent*, avant de se consacrer principalement à la *Chronique sociale*. Mobilisé en 1939, fait prisonnier après les hostilités, il est libéré en 1942 et entre peu à peu en résistance, collaborant entre autres à la diffusion des *Cahiers du témoignage chrétien*, et fondant l'Institut social des facultés catholiques de Lyon. Au lendemain de la guerre, méfiant devant l'épuration et partisan de la réconciliation de l'Allemagne et de la France, il lance la *Vie catholique illustrée* avec Georges Hourdin en même temps qu'il devient secrétaire des Semaines sociales. Journaliste, écrivain, historien à ses heures passionné par l'histoire de sa ville natale et de sa région, grand voyageur, il sera expert dans la commission

du schéma XIII de Vatican II, et renouera peu à peu avec le désir du sacerdoce qu'il recevra au sein de la famille du Prado.

Une carrière atypique. Certes. Mais cet atypisme ne fut toutefois pas une originalité voulue pour elle-même, cultivée par pure excentricité. Bien au contraire. Car en suivant l'existence de F. dans ses méandres, le lecteur rencontre un homme pour qui la vie humaine fut chose sérieuse, à cause précisément de sa foi, sans pour autant qu'il se prît trop au sérieux — l'humour était une composante essentielle de sa personnalité. Les nombreux extraits de ses œuvres permettent d'ailleurs de percevoir ce sérieux.

D'autre part, ce livre permet de (re)parcourir une grande partie du XX^e siècle religieux — surtout français, mais pas seulement — notamment parce que Folliet fut sans cesse un observateur de son époque et tout autant homme de contacts: combien de personnalités de premier plan n'a-t-il pas rencontrées? En d'autres termes, par F. interposé, le lecteur se fait lui-même observateur de cette époque. Une bonne manière, parmi plusieurs, de se rendre compte que tout chrétien peut et doit être attentif à son époque. — B. Joassart, S.J.

L'Europe et les juifs, éd. E. BENBASSA et P. GISEL, coll. Religions en perspective, 11, Genève, Labor et Fides, 2002, 23x15, 215 p., 20 €. ISBN 2-8309-1048-6.

Organisés après deux autres rencontres sur le judaïsme par la Faculté de théologie de Lausanne, ce colloque — dont voici les actes — avait pour thème *L'Europe et les juifs*. Les interventions touchent avant tout à la présentation du dossier historique. Pour une Europe en construction, la quête de son identité est une tâche primordiale, et il est indispensable de comprendre que l'on ne peut séparer Athènes et Rome de Jérusalem.

L'Europe n'offre pas une figure homogène. Mais les juifs non plus. L'histoire du judaïsme est celle d'une série de transformations dont le colloque n'a retenu que les époques qui vont de la fin du Moyen Âge aux Temps Modernes. Entre le judaïsme et le christianisme, il y a eu bien sûr condamnations et persécutions, mais il y eut aussi dialogues et échanges. De cette histoire foisonnante, les communications du colloque nous offrent beaucoup d'aperçus très documentés. Il n'est pas beaucoup d'auteurs juifs prestigieux qui ne soient rencontrés ici ou là dans cet ouvrage. Parcourant l'Europe de Byzance à l'Espagne et de la Méditerranée aux pays germaniques, ce volume conduit à une interrogation: «Quel avenir pour les juifs et le judaïsme en Europe?». Deux réponses lui ont été données. Pour David Banon, il faudra, dans l'avenir, une Europe nettement plurielle où ne s'efface pas la diversité de ses héritages. Quant au rabbin François Garaï, il demande, dans une Europe où convergent des influences multiples, qu'être juif n'y soit plus une étrangeté et que l'approche renouvelée des fondements religieux ne conduise plus à de nouveaux ghettos. Est donc posée avec acuité, au judaïsme, la question du processus historique de sa modernisation: ni assimilation, ni ghetto, mais l'acceptation franche d'une Europe plurielle où puissent en même temps se donner libre cours les multiples jeux de l'interaction. Signalons que dans sa très intéressante communication sur trois femmes juives touchées par la foi chrétienne, l'A. n'a pas pu éviter quelques regrettables erreurs à propos d'Edith Stein (cf. *Esprit et Vie* 99 [fév. 2004] 33). — H. Jacobs, S.J.

JADOULLE J.-L., **Chrétiens modernes?** L'engagement des intellectuels catholiques «progressistes» belges de 1945 à 1958, coll. Temps et espaces, 3, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant / Fac. de Philosophie et Lettres de

l'UCL, 2003, 24x16, 343 p., 37 €. ISBN 2-87209-716-3.

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, le catholicisme est encore un acteur majeur au sein de la société belge. Un catholicisme assez monolithique, marqué par une solide tradition d'intransigeance. Il n'empêche: dans la foulée des grands changements survenus du fait du conflit (changements d'ailleurs amorcés avant les hostilités), certains catholiques, clercs et laïcs, «intellectuels» engagés dans des carrières souvent en vue (enseignement universitaire et théologique, monde politique et syndical, professions libérales; cf. à ce propos les «Notes biographiques» des principaux intervenants dans l'ouvrage, p. 309-332) remettent en question à la fois la vie interne de l'Église — sa pensée comme ses modes de fonctionnement — et la manière dont elle envisage et concrétise son insertion dans la société. Dans une thèse de doctorat, dont voici une version remaniée, J.-L.J. a étudié trois milieux où se pensèrent ces remises en questions, s'exprimant essentiellement par des organes de presse: la *Revue nouvelle*, qui prenait le relais de la *Cité chrétienne*, *La Relève* et la page belge de *Témoignage chrétien*.

L'enquête de l'A. comporte deux moments principaux. Tout d'abord un exposé des caractéristiques de ces milieux de réflexion: origines, présentation des collaborateurs, fonctionnement, audience, etc. La deuxième étape analyse tout d'abord les prises de position de ces revues face aux défis de l'heure ou du moins ce qu'ils estimaient tel. Le travail de J.-L.J. est ici particulièrement intéressant car il permet de repasser toute une époque de l'histoire de Belgique riche en problématiques: les unes accompagnaient le destin du pays depuis presque sa création, telle la question scolaire, qui trouvera un arrangement dans le Pacte scolaire de 1958; les autres étaient plus immédiates, en particulier la question royale; d'autres en-

core étaient héritées d'un passé plus ou moins lointain, notamment tout ce qui touchait aux conditions socio-économiques, la place de l'État et les relations que l'Église entretient avec lui; sans oublier, ainsi que déjà dit, tout ce qui avait trait à la pensée théologique proprement dite (pensons entre autres au débat autour de la «nouvelle théologie», les premiers pas en fait de renouvellement de la liturgie...). Et dans tous ces domaines, il apparaît que ces milieux préconisaient des positions se distanciant plus ou moins nettement des positions officielles de l'Église (certes avec des nuances propres à chacune des revues).

La question la plus intéressante était, on s'en doute, en particulier au vu du titre, de savoir comment qualifier ces chrétiens. Étaient-ils «de gauche», «réformistes», «progressistes», ou..., étant entendu que de telles appréciations sont toujours délicates à formuler car on sait combien les mots peuvent revêtir des significations très diverses? Pour tenter d'apporter une réponse à la question — dont on trouve la solution dans les deux qualificatifs retenus pour le titre: «modernes» et «progressistes» (mais à ne pas entendre dans le sens où ils étaient reçus alors en France) —, l'A. s'est inspiré des travaux d'É. Poulat, J.-M. Mayeur, R. Rémond, Cl. Langlois et autres (on pourrait y ajouter ceux de M. Lagrée, *La bénédiction de Prométhée. Religion et technologie, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1999, et d'É. Poulat et D. Decherf, *Le christianisme à contre-histoire*, Paris, 2003), et a retracé brièvement, mais sans simplification outrancière, l'histoire de l'attitude de l'Église face au monde dit «moderne» engendré au 18^e siècle. Et il rappelle que d'une manière générale, les spécialistes s'accordent à reconnaître une ligne de fond majeure dans cette attitude: l'*intransigeantisme* qui caractérise, certes selon des modalités concrètes assez variables, tout autant l'action d'un Pie IX et d'un Pie X que celle de Léon XIII et de Pie XI, tout autant la «démocratie chré-

tienne» que les formes les plus raidies de l'intégrisme, tous ayant finalement en ligne de mire le «libéralisme», véritable bête noire du catholicisme. Or les milieux étudiés ici auraient, selon J.-L.J. opéré une certaine transaction avec le monde «moderne», voulant «rendre à la foi et à l'Église leur capacité de *faire choc*»: «plus enclins à reconnaître la valeur des réalités terrestres, plus attentifs à la distinction des sphères profanes et religieuses et davantage acquis à la séparation de l'Église et de l'État et au respect de la liberté de conscience, ils invitent les chrétiens à se faire hommes parmi les hommes» (p. 301).

Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur ces réflexions de l'A., en particulier à propos de l'histoire de l'intransigeantisme en général. D'une part, l'A. s'appuie essentiellement sur des travaux français — de très grande qualité, certes; mais était-ce suffisant? L'A. m'autorisera à faire appel à un souvenir personnel: une discussion avec un jeune chercheur français, spécialiste de l'univers catholique français du XIX^e siècle. Lui aussi mettait en exergue l'opposition «catholicisme-libéralisme», et faisait appel à bon nombre de textes romains à propos de positions exprimées *en France*, terre de prédilection du libéralisme, ou plus exactement d'un certain libéralisme..., jusqu'au moment où je me suis permis de lui signaler qu'il faudrait peut-être nuancer l'idée que les textes des papes de l'époque n'étaient quand même pas uniquement des prises de position face à la seule chrétienté française. On notera d'ailleurs que l'A. prend ses distances face à cela. Et on le comprend: en terre belge, le libéralisme n'a-t-il pas adopté des visages peut-être «plus fréquentables» ou «moins infrequentables» aux yeux de Rome?

D'autre part, l'A. affirme à la p. 289: «La raison ultime de cet antilibéralisme [de l'Église catholique] n'est guère aisée à discerner». La fin de la conférence qu'Étienne Fouilloux prononça lors du centenaire de la *Revue d'histoire ec-*

clésiastique, à Louvain-la-Neuve, le 17 novembre 2000, intitulée *Intransigeance catholique et «monde moderne» (19^e — 20^e siècles)* (vol. 96, 2001, de la *RHE*, p. 70-86) est certainement très éclairante à ce sujet: «on ne peut utiliser de manière univoque, en histoire du catholicisme contemporain, des concepts aussi massifs que libéralisme ou intransigeance. Ils n'ont manifestement pas le même sens ni le même poids selon les époques, les lieux et les domaines. Un bilan sommaire à la fin du 20^e siècle suggère ... que l'Église catholique a gradué sa riposte au "monde moderne" né de la mutation intervenue à la charnière des XVIII^e et XIX^e s. Sans renier une intransigeance solidifiée voici cent cinquante ans, comme le souligne à mon sens la béatification de Pie IX, elle a transigé plus ou moins nettement, plus ou moins précocement et de plus ou moins bon gré avec un environnement devenu défavorable où il lui fallait pourtant diffuser son message. La facilité relative de la transaction politique tient à son peu d'intérêt pour les formes et systèmes de gouvernement pourvu qu'ils respectent l'essentiel: à savoir la liberté de culte et de conscience des fidèles [N.B.: deux réalités bien sûr à ne pas confondre]. La transaction religieuse symbolisée par Vatican II est d'une autre nature, à caractère apologétique: il fallait rendre plus attrayant le visage du catholicisme pour faciliter son apostolat. Quant à la transaction sociale, elle demeure incomplète, du fait de la persistance d'un renvoi dos à dos de la contrainte collective et du libéralisme sans frein. En revanche, l'Église catholique s'est refusée à transiger sur deux points majeurs: sa propre identité d'Église de Jésus-Christ qu'elle ne se résout pas à relativiser, malgré une réelle ouverture conciliaire; et plus encore sa conception de l'homme qu'elle estime gravement menacée dans son fondement, notamment par les développements récents de la biologie, fine pointe de notre modernité». Les quelques dernières lignes, certes si-

gnées par un Français, mais qui dépassent le cadre de l'Hexagone, ne sont-elles pas la réponse à la question posée par l'A.? Ne doit-on même pas aller plus loin? Le libéralisme n'est-il pas intrinsèquement «anticatholique»? Ceci est sans doute d'autant plus ardu à discerner qu'il use d'un langage hérité du catholicisme mais dont les mots revêtent des sens à la fois très proches mais aussi très distants? Évidemment, on entre ici dans une question de philosophie et de théologie, qui dépasse le seul cadre historique.

L'A. me permettra de lui adresser une critique — mineure — quant à la facture de l'ouvrage. Les «Notes biographiques» signalées plus haut sont d'un grand intérêt. J'avoue toutefois qu'un index complet des personnages cités dans l'ouvrage aurait été le bienvenu, surtout si l'on pense au lecteur non belge.

Voilà en tout cas un ouvrage qui intéressera non seulement les lecteurs belges, mais aussi les étrangers qui scrutent les rapports entre Église et «Modernité». Et ce d'autant plus qu'il se situe, à mon estime, dans la grande tradition des travaux menés dans notre pays en matière d'histoire religieuse, tels qu'en a publiés le Chanoine Aubert, d'ailleurs un des acteurs principaux de ce livre. — B. Joassart, S.J.